

FORUM

Hebdomadaire d'information

www.umontreal.ca

Volume 41 / Numéro 20 / 12 février 2007

Université  de Montréal



P12 PORTES OUVERTES

L'Université accueille les cégépiens.

P6 KINÉSIOLOGIE

Les commotions cérébrales chez les enfants ont des effets prolongés.

P7 PHARMACIE

Les Québécoises enceintes aiment leurs médicaments.

P8 SCIENCES BIOLOGIQUES

Des cougars sud-américains dans nos forêts



Quatre recteurs réclament un nouveau contrat social

Les recteurs des quatre universités dotées d'une faculté de médecine ont uni leurs voix le 7 février pour proposer un plan destiné à sortir les universités québécoises de leur marasme financier.

Au programme : un réinvestissement gouvernemental de l'ordre de 400 M\$, la création d'un fonds d'urgence de 500 M\$ pour rénover les parcs immobiliers, une contribution étudiante plus grande assortie d'une bonification des programmes d'aide financière et une contribution philanthropique accrue. Après tout, les entreprises bénéficient de la qualité de la formation offerte aux étudiants.

Luc Vinet, de l'UdeM, Heather Munroe-Blum, de l'Université McGill, Michel Pigeon, de l'Université Laval, et Bruno-Marie Béchar, de l'Université de Sherbrooke, ont en effet lancé un appel commun afin que cesse le sous-financement de leurs établissements.

« Il y a urgence. Il est temps de passer à l'action », a résumé M. Vinet.

Les recteurs ont insisté sur le fait que tout un chacun fasse sa part pour assurer un financement adéquat de l'enseignement supérieur.

Il faut, ont déclaré les quatre dirigeants, combler l'écart séparant les universités québécoises des autres

Suite en page 2

Pas de panique pour les accros de jeux électroniques



PHOTO : CHRISTIAN SIROIS.

Les tournois de jeux en réseau existent en Europe depuis plusieurs années, mais ils connaissent une popularité grandissante au Québec.

Les sports électroniques correspondent souvent à une période de l'adolescence, déjà caractérisée par maints excès, soutient Samuelle Ducrocq-Henry

Du 20 au 22 octobre dernier, au cégep de Granby, 75 personnes ont pris part à un concours de jeux vidéo. Grâce à un système d'ordinateurs reliés en réseau, les participants ont tous joué les uns contre les autres pendant deux jours. Le gagnant, Dafou, était si heureux de sa bourse de 250 \$ qu'il a envoyé un commentaire enthousiaste aux organisateurs : « Sérieux, j'ai eu trop de fun, j'en

reviens même pas que ce soit fini et que je dois (sic) retourner travailler aujourd'hui. »

Ce tournoi de jeux en réseau (de l'anglais « LAN party » pour *local area network* ou réseau local) n'était qu'une des 33 activités analogues mises sur pied en 2006 au Québec. Quelques mois plus tôt, ils étaient 400 à participer au LAN ETS, organisé à l'École de technologie supérieure de Montréal.

Il y a aussi eu des tournois à Saint-Hyacinthe, Sept-Îles, Chibougamau et Rouyn-Noranda.

Nouveau au Québec (le premier tournoi de jeux en réseau a eu lieu en novembre 2001), le « sport électronique » est déjà très en vogue en Europe, où des milliers de concurrents cherchent à gagner des bourses qui atteignent les 100 000 €. Il existe même une « coupe du monde » du sport

électronique. « Le joueur type est un garçon, dans 95 % des cas, âgé de 16 à 22 ans. Il peut passer jusqu'à 10 heures d'affilée devant son ordinateur lorsqu'il se prépare pour une compétition », explique Samuelle Ducrocq-Henry, qui mène actuellement une recherche de doctorat sur ce sujet.

Pour elle, les compétitions de jeux électroniques sont un nouveau type de sport. « Ces jeux font appel à la concentration, aux réflexes et à la précision. C'est, à mon avis, un sport au carrefour du tir à l'arc, des échecs, de l'interprétation musicale et de la course automobile. Comme les épreuves se déroulent en équipe, il y a un fort esprit de camaraderie qui se développe parmi les adeptes », dit-elle.

Durant les compétitions, les équipes de deux à quatre joueurs croisent le fer par l'intermédiaire de jeux tels que *Warcraft* ou *Counter-strike*. Les gagnants de la première ronde se rendent en éliminatoires et les champions sont couronnés au terme de 5 à 10 parties, selon le nombre d'équipes en lice

Recherche ethnographique

Pour mieux connaître ce phénomène en émergence, l'étudiante au doctorat a entrepris une véritable recherche ethnographique qui l'a conduite d'un tournoi à l'autre. Elle a distribué des questionnaires à quelque 300 joueurs en réseau et réalisé des entrevues avec des dizaines d'entre eux. Certains ont été suivis pendant deux ou trois ans, ce qui lui a permis de préciser quelques lignes directrices.

« Beaucoup de gens s'inquiètent de voir les jeunes s'isoler dans leur chambre pour jouer à des jeux vidéo. Pour moi, il n'y a pas lieu de s'alarmer. Oui, pour perfectionner leurs techniques, les plus mordus s'y adonnent corps et âme. Mais cela correspond à une période de l'adolescence, déjà caractérisée par maints excès. Après deux ou trois ans, en général lorsqu'une vie de couple s'organise ou que le travail ou les études prennent le dessus, l'intérêt plafonne et l'on délaisse l'activité. »

Les anciens joueurs seraient même avantagés, aujourd'hui, sur le marché du travail. « Ils sont techniquement très habiles et peuvent travailler dans un contexte multitâche. Certaines entreprises américaines les recherchent particulièrement pour occuper des postes de gestion. »

Mais les médias ont beaucoup fait état de la perte d'identité des joueurs. Le personnage virtuel occupe-t-il trop de

Suite en page 2



Luc Vinet

Quatre recteurs réclament un nouveau contrat social

Suite de la page 1

établissements universitaires canadiens. Cet écart est de plus de 400 M\$. Il serait donc approprié que le gouvernement québécois verse 400 M\$ de plus annuellement dans les budgets de fonctionnement des universités.

Les recteurs craignent que les universités québécoises se marginalisent par rapport à celles du reste du pays et que l'écart actuel s'agrandisse jusqu'à un point de non-retour. Faut-il le rappeler, les gouvernements de plusieurs provinces injectent actuellement des sommes colossales dans l'enseignement supérieur.

L'enjeu ? La qualité de la formation universitaire, rien de moins. « Nos étudiants doivent avoir accès à la meilleure formation et il importe que nos professeurs aient les moyens de déployer leur plein potentiel. Le Québec doit pouvoir compter sur les mêmes atouts de réussite que les autres sociétés avancées », a souligné M. Vinet.

Les recteurs, réunis en conférence de presse à l'Université McGill, ont dit miser aussi sur le rétablissement des transferts fédéraux pour l'éducation post-secondaire ainsi que sur la révision du mode de calcul de la péréquation. Mais cette avenue ne résoudra pas à elle seule le problème.

Et l'UdeM ?

Pour sa part, la veille, devant les membres de la Commission de l'éducation à Québec, M. Vinet avait rappelé la place unique qu'occupe l'UdeM dans la société québécoise. L'Université de Montréal ne forme-t-elle pas 34 % des médecins du Québec, plus de 50 % des pharmaciens et

dentistes, tous les optométristes, audiologistes et vétérinaires de la province ?

Les étudiants en médecine ne se classent-ils pas premiers à l'examen du Conseil médical du Canada ? L'Université n'a-t-elle pas amassé 40 % de tous les fonds accordés à des universités québécoises au dernier concours des Instituts de recherche en santé du Canada ?

Mais toutes ces contributions à la société sont fragiles, a signalé M. Vinet.

« Il faut faire le choix de l'éducation. Le présent se détériore et l'avenir est hypothéqué pour sauver les meubles. Nous en sommes à un point de rupture ».

M. Vinet a mentionné entre autres que le taux d'encadrement à l'UdeM était passé de 15,1 à 19,5 au cours des 10 dernières années, que le taux de diplomation au doctorat se situait sous la barre des 45 % alors qu'il dépassait 60 % dans les autres provinces et qu'avec ses 19 m² par étudiant le campus se situait au dernier rang des universités de recherche au Canada. Sa superficie est presque deux fois moindre que celle de l'Université de l'Alberta, qui accueille 20 000 étudiants de moins.

« Le sous-financement exerce des pressions énormes sur notre corps professoral et notre personnel de soutien, dont la courbe ne suit tout simplement pas celle de nos étudiants », a encore noté le recteur.

En recherche, le poids relatif du Québec dans les dépenses canadiennes ne cesse de diminuer. Le secteur de la recherche médicale est particulièrement touché. Au début des années 90, les universités québécoises pesaient plus du tiers du total canadien des dépenses de recherche en santé ;

elles n'en représentent plus que le quart. En 1991, les hôpitaux et les universités québécoises et ontariennes consacraient des sommes comparables à la recherche. En 2005, les établissements ontariens affichaient des dépenses de 1,7 G\$, deux fois plus que leurs voisins québécois.

Le monde bouge

Le manque d'argent des établissements québécois, au moment même où l'Alberta, l'Ontario et la Colombie-Britannique investissent massivement dans l'enseignement supérieur, préoccupe le recteur.

Devant les membres de la Commission de l'éducation, le recteur a fait part de son inquiétude quant à « ce qui se fait dans le reste du pays ». M. Vinet a notamment fait observer que l'Ontario investirait 8 G\$ dans les universités d'ici 2011, que l'Alberta augmentera le financement de l'enseignement supérieur de 30 % d'ici 2008 et que la Colombie-Britannique a accru annuellement le financement des universités pour un montant totalisant 1 G\$.

Les comparaisons sont douloureuses et le défi de la compétitivité sera difficile à relever si la situation actuelle perdure.

« Le monde bouge autour de nous », a indiqué M. Vinet, en répétant que l'écart entre les universités québécoises et celles des autres provinces continue de se creuser. Le gouvernement a certes versé une première tranche de 240 M\$ promis plus tôt cette année, mais cette première injection a simplement ramené la subvention par étudiant à son niveau de 1989.

Paule des Rivières

Pas de panique pour les accros de jeux électroniques

Suite de la page 1

place dans la tête des accros ? « Pas dans ce type de jeu, car l'esprit d'équipe est fondamental pour réussir », assure la doctorante, qui a terminé une bonne partie de sa thèse au programme commun de communication des universités de Montréal, du Québec à Montréal et Concordia.

De plus, le fait que les joueurs doivent se rassembler physiquement dans un même lieu pour participer aux tournois encourage les échanges et les rencontres. La spécialiste fait remarquer, d'ailleurs, qu'aucun incident déplorable n'est survenu dans l'histoire des compétitions québécoises. « Cela en dit déjà beaucoup. N'oubliez pas qu'on réunit dans une salle pendant deux ou trois jours d'affilée des centaines d'adolescents passionnés... »

Une femme chez les joueurs

Samuelle Ducrocq-Henry, 29 ans, ne passe pas inaperçue dans les tournois de jeux en réseau. D'où vient son intérêt pour les jeux vidéo ? « J'ai eu ma petite période Nintendo », concède-t-elle. Elle aussi a beaucoup fait courir « Mario Bros » dans ses labyrinthes. Au final, sa « phase accro » n'aura occupé que deux années de son adolescence. Mais la curiosité est demeurée chez cette Française d'origine, établie au Québec depuis 1996.

Il y a des différences notables entre les filles et les garçons en matière de jeux vidéo. Les uns sont très friands de jeux d'action où la violence prédomine et les



Samuelle Ducrocq-Henry

autres préfèrent les jeux d'adresse, d'aventure ou de stratégie. « Je crois qu'il y a du travail à faire du côté des entreprises de jeux vidéo. Les scénarios de ces jeux comportent un peu trop de violence gratuite, qui est un élément vendeur. Ces sociétés devraient élaborer davantage de scénarios plus ficelés. »

Une nouvelle tendance réside dans la création de jeux vidéo à visée pédagogique et même thérapeutique. On les appelle *serious games*. Des personnes atteintes de cancer apprennent à visualiser les cellules malignes de leur tumeur en les bombardant virtuellement par exemple.

Avant d'entreprendre son doctorat, Samuelle Ducrocq-Henry a fait en 2001 une maîtrise en communication à l'UQAM, option multimédia interactif, qui lui a valu une mention d'excellence. Elle avait auparavant obtenu un baccalauréat ès arts également à l'UQAM et passé une année à l'École nationale supérieure des arts appliqués et des métiers d'art de Paris. Dès 2002, l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue lui offrait un poste de professeure. Elle a depuis poursuivi en parallèle son doctorat et ses activités professorales et de recherche.

D'ailleurs, un travail de recherche qu'elle a dirigé, le *Bestiaire immersif* (un DVD-ROM interactif présentant des créatures légendaires du monde réalisé par plus de 50 étudiants et professeurs de 10 universités), s'est vu accorder le prix spécial du jury du prix Mobius international 2006. Elle siège en outre au conseil d'administration du Festival Arcadia de jeux vidéo de Montréal, dont elle a conceptualisé le volet pédagogique, consacré à la recherche et à la formation.

Mathieu-Robert Sauvé

Saviez-vous que... ?

On trouve dans la collection Baby le menu d'un bal donné il y a plus de 150 ans

Vous pensez qu'il s'agit là d'une activité anodine ? Eh bien pas tant que ça, car ce bal n'était que l'une des festivités organisées pour souligner les « retrouvailles » de la France et du Canada après presque un siècle de relations interrompues.

À l'été 1855, sous le commandement de Paul-Henri Belvéze, la frégate *La Capricieuse* mouille dans le port de Québec sous le couvert d'une mission commerciale qui se révèle aussi une opération diplomatique. Jusqu'alors, les relations entre la France

et son ancienne colonie avaient été presque inexistantes. En effet, de la fin de la guerre de Sept Ans, qui vit le Canada passer de colonie française à colonie britannique, à 1850, seuls les bateaux anglais pouvaient naviguer dans les eaux canadiennes.

Cette situation change en 1850 et *La Capricieuse* est en fait le deuxième bateau français à parcourir le golfe du Saint-Laurent.

Après son entrée à Québec, le commandant Belvéze descend à terre et part à la découverte de la vallée du Saint-Laurent et du marché canadien pour y établir de nouveaux liens commerciaux. « Voilà nos gens revenus », aurait-on déclaré à l'arrivée de ce navire. Le commandant consignera dans son rapport ces mots comme du « langage naïf » de « braves gens » ayant conservé « un souvenir de la vieille patrie ».

La population ainsi que les autorités civiles, militaires et ecclésiastiques

reçurent le commandant et son équipage avec tous les honneurs ; visites, bals et banquets se succédèrent pendant tout le séjour de *La Capricieuse*, qui durera deux mois. On trouve dans la collection Baby un menu du bal donné en l'honneur du commandant Belvéze le 24 juillet 1855.

En 2005, une exposition virtuelle est consacrée à ce retour d'un bateau français en terre canadienne par Bibliothèque et Archives nationales du Québec ; une exposition sur la frégate *La Capricieuse* est montée au Musée de la civilisation à Québec et un colloque scientifique réunissant des chercheurs français et québécois est organisé, preuve s'il en faut de l'intérêt que revêt le simple passage d'un navire français et du flair du juge Baby dans la collecte de ses documents.

Sources :
Division des archives, Université de Montréal Fonds Louis-François-George Baby (P0058).
Site Internet de l'exposition virtuelle de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (<http://www.banq.qc.ca/capricieuse/orientations/index.html>).



La Capricieuse

FORUM

Hebdomadaire
d'information de
l'Université de Montréal

www.iforum.umontreal.ca
Publié par le Bureau des communications
et des relations publiques
3744, rue Jean-Brillant
Bureau 490, Montréal

Directrice des publications : Paule des Rivières
Rédaction : Daniel Baril, Dominique Nancy,
Mathieu-Robert Sauvé
Photographie : Claude Lacasse
Secrétaire de rédaction : Brigitte Daversin
Révision : Sophie Cazanave
Graphisme : Stéphanie Malak
Impression : Payette & Simms

pour nous joindre

Rédaction
Téléphone : 514 343-6550
Télécopieur : 514 343-5976
Courriel : forum@umontreal.ca
Calendrier : calendrier@umontreal.ca
Courrier : C.P. 6128, succursale Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3J7

Publicité
Représentant publicitaire :
Accès-Média
Téléphone : 514 524-1182
Annonces de l'UdeM :
Nancy Freeman, poste 8875



Recherche en nutrition

Mettre la nutrition au programme dans les écoles

Marie Marquis a sondé les enseignants de 500 écoles primaires

Au Québec, il n'existe pas de politique émanant du ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport en matière de nutrition dans les écoles ni de matériel pédagogique proposé par l'État et visant l'éducation nutritionnelle, déplore Marie Marquis, professeure au Département de nutrition. Dans les commissions scolaires, c'est le cafouillage. Si certaines ont adopté des mesures destinées à favoriser une saine alimentation, d'autres n'en ont aucune. D'autres encore ont des normes désuètes. Le tout est laissé entre les mains des directions d'école.

« La nutrition pourrait être une compétence transversale à l'école », dit-elle. Le ministère a annoncé des lignes directrices pour cet hiver. « On a besoin d'une politique cohérente et homogène pour l'ensemble de la province, mentionne la nutritionniste. Il faudrait non seulement inculquer en classe de saines habitudes alimentaires, mais aussi en établir dans les cafétérias ou chez les traiteurs employés pour les diners. »

Marie Marquis salue la volonté du ministère de promouvoir enfin un programme national de nutrition à l'école au cours des prochains mois. Elle n'est pas la seule. À partir d'un questionnaire envoyé dans 500 écoles primaires, elle a mené une étude auprès d'enseignants de première et de deuxième année. Sur un total de 214 répondants, environ les deux tiers sont d'accord avec l'idée que les élèves devraient recevoir davantage d'information sur la nutrition ou l'alimentation à l'école. Selon la spécialiste, cette activité devrait faire partie du programme scolaire.

« Quant au matériel fourni par l'État, les enseignants n'ont vraiment à leur disposition que le *Guide alimentaire canadien*, nouvellement révisé, pour informer les élèves », regrette M^{me} Marquis. Avec son étudiante à la maîtrise Isabelle Thibault, elle a évalué l'intérêt des professeurs pour une trousse éducative élaborée en 2002 par la Fédération des producteurs de lait du Québec. Distribuée dans des écoles primaires de la province, la trousse a pour objectif de sensibiliser les jeunes à une saine alimentation. Un questionnaire a permis de connaître l'opinion des professeurs sur ce matériel. « L'accueil est positif, selon l'experte. Quand on leur donne un outil adéquat, les enseignants soutiennent le rôle de l'école dans l'acquisition de compétences relatives à l'alimentation. »

L'étude, dont les résultats ont été publiés dans le numéro d'hiver de la *Revue canadienne de la pratique et de la recherche en diététique*, a permis de répertorier les thèmes jugés les plus importants, dont ceux associés aux groupes du *Guide alimentaire canadien*. « Les enseignants insistent sur ce qu'ils connaissent le mieux, comme un parent le ferait avec son enfant, approuve la nutritionniste. C'est un bon début. Les enfants québécois ne consomment pas assez de produits laitiers, de fruits, de légumes et de fibres. »

Les professeurs aimeraient aussi traiter en priorité du gaspillage des aliments, de leur salubrité et de l'hygiène, du recyclage et des repas en famille. La trousse serait un bon moyen pour aborder des valeurs familiales et sociales entourant la nourriture, selon la spécialiste. Elle ajoute que manger en famille, accorder du temps aux repas ou encore respecter les aliments sont des notions en déclin et pourtant fondamentales pour bien manger. Le temps du repas passé en famille est d'ailleurs un indicateur de saine alimentation dans une famille.

Marie Marquis souhaite que l'information sur la nutrition s'impose en classe autant que l'information relative à l'environnement. Elle rêve de voir certains enfants insister auprès de leurs parents pour améliorer l'alimentation à la maison comme ils les obligent maintenant à recycler!

Si les professeurs acceptent d'enseigner aux élèves à mieux manger, 90 % des répondants faisant usage du matériel éducatif disponible se plaignent toutefois de ne pas avoir le temps nécessaire pour l'utiliser davantage en classe. Ceux qui ont le plus d'ancienneté dans le métier perçoivent moins d'obstacles à l'emploi du matériel éducatif, l'expérience aidant probablement. Mais la majorité ne rechigne pas à la tâche pour autant : seulement 11 % des enseignants trouvent que la planification nécessaire à une plus grande utilisation du matériel éducatif à l'école nuit à son usage.

En 2004, plus d'un enfant québécois sur cinq avait un excès de poids. « La progression de l'obésité chez les petits Québécois prend des proportions alarmantes », affirme Marie Marquis. Les enfants mangent trop gras et trop sucré. Ils souffrent maintenant de maladies qui d'habitude frappent les adultes comme le diabète de type 2. La spécialiste s'impatiente : « Les changements sont trop lents. Il faut non seulement investir l'école en concevant du matériel avec les parents, les enfants et les enseignants mais aussi en évaluer l'incidence. »

Isabelle Masingue
Collaboration spéciale



Marie Marquis

Vie universitaire

900 cadres et professionnels voient leur emploi réévalué



Plus de la moitié des personnes concernées ont reçu une hausse de salaire, précise Jacques Pelletier, accompagné de Josée Veilleux.

La DRH s'attend à de nombreuses demandes de révision

Les 29 et 30 janvier dernier, quelque 900 cadres et professionnels de l'Université de Montréal ont reçu une lettre leur indiquant la position qu'ils occupaient désormais dans l'une ou l'autre des échelles de salaires composant la nouvelle structure salariale.

« Il ne s'agissait pas d'un exercice de hausse des salaires pour chaque cadre et chaque professionnel sur fonds courants, mais d'un processus de modernisation de la structure de rémunération », précise Jacques Pelletier, directeur général des ressources humaines. Néanmoins, ajoute-t-il, la masse salariale de ces employés a connu au total une augmentation de 2,5 % et 55 % des personnes touchées ont vu leur échelle salariale augmenter d'au moins 1000 \$.

Cette « modernisation de la gestion » découle d'une volonté exprimée depuis longtemps par l'Association des cadres et professionnels de l'UdeM (ACPUM) et qui a fait l'objet d'un protocole signé au début de l'année 2004. On avait alors obtenu l'assurance que l'Université réévaluerait la structure salariale des cadres et des professionnels. « Le processus a été un peu plus long que prévu, mais nous sommes enfin arrivés à son terme », mentionne M. Pelletier.

Au cours d'un entretien avec *Forum*, la présidente de l'ACPUM, Christine Léonard, s'est dite « satisfaite des efforts déployés pour l'implantation de la nouvelle structure de rémunération ». Elle émet tout de même des réserves quant à la façon dont la Direction des ressources humaines (DRH) a procédé. Le communiqué de l'organisme (voir <http://www.acpum.umontreal.ca/>) précise leur teneur.

L'opération a débuté dès février 2004, mais l'essentiel des efforts ont été concentrés à l'été 2005. Dans chaque unité, les gestionnaires ont été chargés de décrire et de préciser les responsabilités et devoirs de chaque employé visé par le processus. Ainsi, quelque 250 gestionnaires ont rempli des grilles d'évaluation qui ont par la suite été retournées à la DRH pour évaluation des postes.

Les connaissances, le niveau de scolarité et l'expérience nécessaires à chaque emploi, de même que les compétences en communication, en gestion, en analyse et en résolution de problèmes ont été détaillées.

Jusqu'au 1^{er} février dernier, l'Université de Montréal comptait 18 échelles salariales. Avec la nouvelle structure de rémunération, on n'en dénombre plus que 6, dont 5 s'appliquent tant aux professionnels qu'aux cadres, la sixième étant exclusive à ces derniers. « Il était temps qu'on procède à une telle réforme de la structure salariale et qu'on l'actualise en fonction des nouvelles réalités du marché du travail », insiste Josée Veilleux, directrice intérimaire de la rémunération globale à la DRH et l'une des personnes qui ont suivi ce dossier de très près.

Au terme de l'exercice, plus de la moitié des postes ont été repositionnés dans des échelles salariales comportant un maximum plus élevé et moins de 10 % l'ont été dans une échelle ayant un maximum plus bas. Mais personne n'a subi de diminution de salaire.

Selon M. Pelletier, cet exercice avait pour objectif d'assurer une « relativité équitable du positionnement des postes entre eux et a été réalisé avec les mêmes outils d'évaluation des emplois que ceux qui ont servi pour l'équité salariale ».

Prêts pour la révision

La DRH a utilisé plusieurs moyens pour informer la communauté universitaire des changements en cours. En plus des courriels envoyés à chaque employé concerné, elle a organisé, dès la mi-janvier, neuf rencontres d'information dans différents pavillons du campus et à Saint-Hyacinthe. Plus de 400 personnes s'y sont présentées.

« Les gens auront deux préoccupations très légitimes, commente Jacques Pelletier. Ils voudront d'abord savoir si leurs responsabilités ont été bien cernées et bien décrites au moment de la réévaluation. Pour le vérifier, ils pourront consulter la grille qui a été remplie et qui est accessible sur demande auprès de leur supérieur immédiat. Ensuite, ils voudront s'assurer que leur poste est évalué correctement en comparaison de postes similaires. Ils trouveront sur le site de la DRH la liste des postes et leur position dans les échelles salariales. En cas de doute, ils ont un mois pour demander une révision. »

Malgré l'information déjà transmise, la DRH s'attend à de nombreuses demandes de renseignements et d'explications compte tenu de l'importance des changements. La Direction a confié à trois experts la tâche de répondre aux questions des cadres et des professionnels : Christine Duchesne, Mireille Gagné et Josée Prince. On peut les joindre au (514) 343-6441, poste 1-8859.

Après la date butoir du 2 mars, un comité de sept personnes (dont trois cadres et trois professionnels) analyseront les demandes de révision et formuleront leurs recommandations à la fin du mois de mai aux autorités de l'Université, qui rendra une décision pour chaque cas soumis en juin.

Positionnement stratégique

Pour Jacques Pelletier, cette réorganisation permettra de mieux positionner l'établissement dans le marché de l'emploi à Montréal. « Nous pouvons dire aujourd'hui que nos conditions de rémunération sont comparables à celles des autres universités montréalaises », affirme-t-il.

Pour pouvoir comparer les conditions salariales de l'UdeM avec celles d'établissements semblables, les spécialistes de la DRH ont demandé à la firme-conseil Aon de lui fournir un rapport sur l'état de la rémunération dans les organismes des secteurs public et parapublic. Les conditions salariales dans les autres universités ont été également examinées.

Double diplômé de l'UdeM (il a obtenu un baccalauréat en psychologie en 1976 et une maîtrise en relations industrielles en 1978), Jacques Pelletier a passé 27 ans dans la fonction publique avant de remplacer, le 11 décembre, Francine Bourget, qui a quitté la DRH en avril dernier. À son avis, les conditions de travail à l'Université se comparent globalement et avantageusement à celles dans la fonction publique, qu'il connaît bien.

Le repositionnement salarial facilitera, par ailleurs, le renouvellement de l'effectif de l'UdeM et le cheminement professionnel de son personnel. « Avec le vieillissement de la population, il y aura de nombreux départs à la retraite, signale M. Pelletier. Il faut donc être prêts à offrir des conditions de travail capables d'intéresser et de retenir les meilleurs candidats disponibles, qu'ils soient à l'interne ou qu'ils viennent de l'extérieur. »

Mathieu-Robert Sauvé

Un doctorat *honoris causa* à Ralph E. Gomory



Le 26 janvier dernier, à l'occasion du 40^e anniversaire du Département d'informatique et de recherche opérationnelle, le recteur, Luc Vinet, a remis un doctorat honorifique à Ralph E. Gomory, président de la Sloan Foundation et homme de science émérite. M. Gomory a été membre de la haute direction d'IBM pendant plus de 20 ans et il est considéré comme le « père » de la programmation en nombres entiers.

Sur la photo, dans l'ordre habituel, Luc Vinet, recteur, Ralph E. Gomory et Martha Crago, vice-rectrice aux affaires internationales et à la vie étudiante

Un don de titres à l'UdeM



Un petit-déjeuner-conférence sur les dons de titres s'est tenu le jeudi 2 novembre dernier en présence de grands donateurs comme Sadok Besrou, l'ancien recteur Robert Lacroix et l'ex-premier ministre du Québec Lucien Bouchard. André Bérard, qui a fait un don de titres exceptionnel à l'Université de Montréal, s'est adressé à l'auditoire pour témoigner de son expérience et des avantages que cela apporte de donner sous forme de don de titres depuis l'entrée en vigueur de la nouvelle législation fiscale, en 2006.

Sur la photo, de gauche à droite : Luc Vinet, recteur, Chantal Thomas, directrice des dons majeurs et planifiés, André Bérard, administrateur de société, et Guy Berthiaume, vice-recteur au développement et aux relations avec les diplômés

Nouveau programme

Le premier doctorat en études cinématographiques au Canada est lancé



André Gaudreault et Olivier Asselin ont coordonné les efforts nécessaires à la création du nouveau programme de doctorat en études cinématographiques.

Un expert de Harvard fait une évaluation très positive de l'équipe de l'UdeM

L'Université de Montréal offrira, en septembre prochain, un programme de doctorat en études cinématographiques. « On a déjà une liste de 11 personnes désireuses de s'y inscrire », lance avec enthousiasme André Gaudreault, responsable de ce secteur au Département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques. Il s'agira du premier programme de troisième cycle sur le septième art au Canada et du seul en français en Amérique.

Ce programme était sur la table de travail de l'équipe du Département depuis une dizaine d'années. « Nous y travaillons plus intensivement depuis deux ans, mais il s'agit d'un vieux rêve. Dès mon arrivée ici, en 1991, on en parlait déjà », signale cet ancien professeur de l'Université Laval, spécialiste du cinéma des premiers temps. Il a coordonné le projet de doctorat avec son collègue Olivier Asselin, professeur au même département.

Forum avait annoncé la création de ce programme en janvier 2006, quand la Commission des études en avait approuvé le contenu pédagogique, mais il restait plusieurs étapes à franchir avant d'accueillir les premiers étudiants. L'une d'elles, cruciale, était l'approbation du programme par la Commission d'évaluation des programmes de la Conférence des recteurs et des principaux des universités du Québec (CREPUQ). Or, celle-ci n'a pas fait les choses à moitié. Deux experts américains, Joseph Donohoe, de l'Université du Michigan, et David Rodowick, de l'Université Harvard, ainsi qu'un Canadien, Will Straw, de l'Université McGill, ont mené une enquête sur le corps professoral et ses activités de recherche. Ils sont venus sur place rencontrer professeurs et étudiants, en mai dernier.

Au terme de leur évaluation, ils se sont montrés élogieux à

l'égard du personnel. Pour M. Rodowick, le secteur des cycles supérieurs en études cinématographiques de l'Université de Montréal n'est rien de moins que le meilleur du continent, à l'exception, peut-être, du Department of Cinema Studies, de l'Université de New York. « Je ne crois pas pouvoir nommer un autre département où tant de professeurs traitent d'une si grande variété d'approches des images animées », écrit-il dans son rapport. Il ajoute que le programme qui sera offert sous peu deviendra un modèle en son genre en plus de constituer le « point de rencontre par excellence entre anglophones et francophones dans les études cinématographiques sur le continent ».

De son côté, M. Straw a souligné que les professeurs de la section d'études cinématographiques de l'UdeM obtiennent plus de fonds de recherche que partout ailleurs au pays « et probablement plus que n'importe quelle autre unité de taille comparable dans les humanités au Canada ».

Un nouveau professeur

Le corps professoral est actuellement composé de neuf professeurs réguliers : Olivier Asselin, Serge Cardinal, Michèle Garneau, André Gaudreault, Germain Lacasse, Silvestra Marinello, Edouard Mills-Affif, Bernard Perron et Isabelle Raynaud. Deux professeurs associés (Jean-Marc Larrue et Pierre Véronneau) et une vingtaine de chargés de cours complètent le personnel.

Dans le projet soumis à l'approbation de la Commission des études et de la CREPUQ, les responsables n'avaient pas demandé de ressources additionnelles pour grossir le personnel enseignant. Mais les choses ont changé depuis, puisque la CREPUQ a jugé qu'un nouveau poste de professeur était nécessaire pour mener à bien le projet de doctorat. « Je ne vous cache pas que cette proposition de la CREPUQ nous a un peu surpris, commente M. Gaudreault en souriant. Nous n'aurions pas osé demander d'embaucher un professeur. Mais c'est venu de la CREPUQ et nous en sommes fort satisfaits. »

Le poste sera affiché sous peu, de façon qu'il puisse être pourvu l'automne prochain.

Expertise utile

Le programme de doctorat n'a pas été à inventer complètement puisque les professeurs de cinéma dirigent déjà des étudiants à l'intérieur d'un programme rattaché au Département de littérature comparée. D'ailleurs, trois professeurs du secteur d'études cinématographiques ont obtenu leur doctorat par l'intermédiaire de ce programme : Germain Lacasse, Bernard Perron et Michèle Garneau. « Le taux de placement est de 100 %, dit M. Gaudreault. Tous les diplômés de ce doctorat ont trouvé du travail dans des établissements d'enseignement. Sept sur 10 sont professeurs dans une université. »

Mais si le programme actuel fonctionnait si bien, quel intérêt y avait-il de le recréer dans un autre département ? « Ce sera désormais un véritable doctorat en études cinématographiques et non plus un doctorat en littérature, répond l'universitaire. On y acceptera des candidats qui possèdent déjà une expertise et ils n'auront pas à se trouver un codirecteur ailleurs. Remarquez que l'option littérature et cinéma demeurera. »

En plus de concrétiser un vieux rêve institutionnel, cette création consacre la réputation de l'Université de Montréal sur les scènes nationale et internationale. « C'est le premier doctorat en cinéma au Canada, ce qui témoigne du caractère unique de notre équipe », observe Johanne Lamoureux, directrice du Département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques.

Lorsque les premiers cours d'études cinématographiques ont été offerts au Département, les programmes se limitaient à la majeure et à la mineure. Aujourd'hui, on peut faire un baccalauréat, une maîtrise et un doctorat et la popularité de ces programmes est à la hausse. On reçoit 500 demandes pour 100 admissions. Un changement considérable quand on pense qu'il y a 25 ans il fallait aller à l'étranger pour obtenir une formation supérieure dans ce domaine.

Mathieu-Robert Sauvé

test linguistique

Dans quelle locution, parmi les suivantes, a-t-on confondu les homophones *ban* et *banc*?

1. Des bancs de neige.
2. Publier les bancs.
3. Un banc de poissons.
4. Mettre au ban de la société.

Ce test linguistique a été élaboré par le Centre de communication écrite (CCE) et reproduit avec son autorisation. Source : <www.cce.umontreal.ca>. Pour plus de détails, consultez le site du Centre sous la rubrique « Boîte à outils ».

Réponse : Dans la locution 2. Publier les bancs, on a confondu bancs avec bans. Il aurait fallu écrire publier les bans. Anciennement, le nom ban désignait une « proclamation officielle, publique de quelque chose, en particulier d'un ordre, d'une défense ». Aujourd'hui, il désigne une « proclamation solennelle d'un futur mariage à l'égglise ». Le mot ban peut signifier aussi une « condamnation à l'exil » (un banissement), d'où mettre au ban. Le nom banc peut désigner un long siège. Par extension, il a le sens de « bâti, assemblage de montants et de traverses », comme dans les expressions banc de menuisier, banc de tournure. De même, un banc d'essai est un « bâti sur lequel on monte des moteurs ou des machines pour les éprouver », d'où l'expression mettre au banc d'essai, qui a le sens de « mettre à l'épreuve ». Finalement, le nom banc désigne une « accumulation de quelque chose ».

Recherche en immunologie

La maladie des « greffes de moelle » est maintenant évitable

Une découverte faite à l'IRIC permettra de sélectionner les donneurs de cellules sanguines

L'un des principaux traitements contre la leucémie et le cancer des ganglions consiste à effectuer ce qu'on appelle communément une « greffe de moelle ». Au Canada, 10 000 personnes ont pu être guéries de ces cancers grâce à la technique de la greffe. Mais, dans 60 % des cas, les cellules provenant d'un donneur étranger s'attaquent au receveur, ce qui, dans les situations les plus graves, peut causer la mort du patient.

Une équipe dirigée par le Dr Claude Perreault, professeur à la Faculté de médecine et à l'Institut de recherche en immunologie et en oncologie (IRIC), est parvenue à tracer le profil génétique des donneurs à risque de provoquer la maladie du greffon. Une sélection de donneurs est ainsi à portée de main.

Transplantation hématopoïétique

La greffe de moelle comme telle ne se pratique presque plus, précise Claude Perreault. On parle maintenant de transplantation de cellules hématopoïétiques, c'est-à-dire des cellules souches productrices de cellules sanguines à partir de la moelle osseuse. Ces cellules souches sont aujourd'hui prélevées directement dans le sang du donneur et réinjectées par intraveineuse chez le receveur.

« Lorsqu'on les réinjecte, les cellules vont se loger dans la moelle osseuse, où elles vont se diviser et produire des cellules sanguines, explique le Dr Perreault. Nous prélevons également chez le donneur des lymphocytes T, qui iront détruire les cellules cancéreuses du receveur. »

Mais ce procédé n'est pas sans danger. Dans 60 % des tentatives de transplantation, les lymphocytes T du donneur s'attaquent aux différents organes du receveur. À l'inverse du phénomène de rejet observé lors de greffes d'organes, où le système immunitaire détruit l'intrus, ce sont les cellules immunitaires du donneur qui, dans le cas des greffes hématopoïétiques, se comportent comme si elles étaient chez elles et s'attaquent aux tissus du receveur. Cette réaction

provoque la « maladie du greffon contre l'hôte » (MGCH).

Cette maladie n'est pas due à une simple incompatibilité entre un receveur et un donneur : « La MGCH est provoquée par des lymphocytes particulièrement agressifs et le greffon entraînera la même réaction chez tous les receveurs », affirme le professeur Perreault. Le problème se trouve donc du côté des donneurs. Jusqu'à présent, rien ne permettait de savoir si le greffon allait susciter ou non cette réaction destructrice.

Dépister les donneurs à risque

Pour comprendre ce qui engendre la maladie du greffon, l'équipe de Claude Perreault a étudié le profil d'expression génétique des lymphocytes T (CD4 et CD8) chez 50 donneurs. Les travaux ont permis de dessiner le profil de donneurs dont les lymphocytes T provoquaient la MGCH.

« Parmi 20 000 gènes, nous en avons trouvé 17 qui déterminent si le donneur est "dangereux" ou non, indique le chercheur. Ces gènes sont associés à une molécule produite par les lymphocytes T et dont le rôle est de prévenir les dommages aux tissus sains lorsque les lymphocytes s'attaquent aux tissus cancéreux ou infectés par un virus ou une bactérie. Si l'on supprime l'action de cette molécule chez des souris, l'animal s'autodétruit en quelques semaines. »

Les donneurs dangereux sont ceux chez qui cette molécule (la TGF β) est peu active, ce qui laisse la voie libre aux lymphocytes pour s'attaquer à tous les tissus plutôt qu'aux seules cellules cancéreuses. Les greffons de donneurs chez qui l'action de la molécule est forte n'entraînent pas la maladie du greffon.

Selon le professeur Perreault, repérer le profil génétique en question peut se faire par un test de dépistage qui ne requiert qu'une heure de travail en laboratoire. Pour être homologué, le test doit toutefois faire l'objet d'une nouvelle étude au sein d'une autre cohorte afin d'éviter un effet de trop grande homogénéité génétique parmi les éléments du premier échantillon. Les chercheurs sont présentement à constituer cette deuxième cohorte.

Ce test permettra d'augmenter considérablement le taux de réussite des transplantations de cellules hématopoïétiques pour traiter les cas de leucémie et de lymphomes, en plus peut-être d'éliminer le problème de la maladie du greffon. À Génome Québec, qui a financé cette recherche, le président-directeur général Paul L'Archevêque considère qu'il s'agit là « d'une avancée extraordinaire en génomique qui transformera de façon marquée la pratique clinique et permettra de sauver des vies ».

Outre le Dr Perreault, une douzaine de chercheurs ont participé à ces travaux, dont le Dr Denis-Claude Roy et l'assistante de recherche Chantal Baron, tous deux de l'hôpital Maisonneuve-Rosemont, et les mathématiciens Roland Somogyi et Larry Greler, de la firme de bio-informatique canadienne Biosystemix. Les résultats ont été publiés dans la revue *Public Library of Science Medicine* de janvier dernier.

Daniel Baril

Recherche en communication

« J'étudie sur mon iPod ! »



Le chercheur André H. Caron et ses étudiants du cours *Théorie de la communication*.

André H. Caron lance un projet de baladodiffusion de contenus pédagogiques

Une centaine d'étudiants sur le campus se promènent, depuis le début du trimestre d'hiver, avec des baladeurs numériques prêtés par le Centre de recherche interdisciplinaire sur les technologies émergentes (CITE), associé au Département de communication. Ne les dérangez pas : ils étudient !

« Nous avons obtenu la collaboration de cinq professeurs afin de permettre le téléchargement de contenus pédagogiques sous forme d'émissions en baladodiffusion, en complément à leurs cours », mentionne le responsable de cette recherche-évaluation unique en son genre au Canada, André H. Caron. M. Caron est directeur du CITE et titulaire de la Chaire Bell Canada en recherche interdisciplinaire sur les technologies émergentes. Les étudiants peuvent ainsi se consacrer à leurs études où qu'ils se trouvent.

Grâce à une subvention de la Fondation canadienne pour l'innovation, le chercheur a pu acquérir des baladeurs de marques iPod (Apple) et Zen Vision:M (Creative) capables d'emmagasiner des centaines d'heures d'enregistrements vidéo et audio. Les étudiants recrutés pour cette recherche doivent tenir un journal de bord et participer à des forums de discussion afin de témoigner de la pertinence de ce nouvel outil. Les professeurs seront aussi interrogés au terme de l'expérience.

« Avant de nous lancer dans cette étude, nous avons effectué une recherche documentaire et constaté que la baladodiffusion avait déjà fait son entrée dans des universités comme Berkeley, Duke et Stanford. Mais la littérature scientifique est assez pauvre en matière d'analyse de résultats. Notre recherche permettra de me-

surer, justement, à quel point ces appareils peuvent contribuer à l'amélioration de l'enseignement. »

Les professeurs Jean-Louis Brazier et Daniel Thirion (pharmacie), Philippe Lemay (design industriel), Sorel Friedman (études anglaises) et Jacqueline Samperi (langue italienne) ont reçu une formation technique visant à les familiariser avec les usages possibles des balados dans un contexte pédagogique. Dans certains cas, tous les étudiants d'un groupe sont munis d'un baladeur et, dans d'autres, seule une partie de la classe y a accès, ce qui va permettre une comparaison.

L'équipe scientifique réunie pour ce projet compte Rhoda Weiss-Lambrou et Diane Raymond, respectivement directrice du Centre d'études et de formation en enseignement supérieur et coordonnatrice des activités du Centre, Letizia Caronia, professeure à l'Université de Bologne et chercheuse invitée au CITE et les étudiants Zeineb Gharbi (postdoctorat), Nicolas Bencherki et Denis Aubé (maitrise).

Culture mobile

Pour le chercheur principal, il fallait saisir l'occasion d'étudier cette technologie émergente correspondant bien à ce qu'il a appelé la « culture mobile » dans un ouvrage paru en 2005 (André H. Caron et Letizia Caronia, *Culture mobile : les nouvelles pratiques de la communication*, Les Presses de l'Université de Montréal). « J'ai quelques intuitions sur les conclusions de la recherche, mais je préfère ne pas les révéler, pour ne pas influencer sur les résultats. Ce que je peux dire, pour l'instant, c'est que le terrain est vierge. »

L'Office québécois de la langue française définit la baladodiffusion comme le « mode de diffusion qui permet aux internautes, par l'entremise d'un abonnement [...], d'automatiser le téléchargement de contenus radiophoniques, audio ou vidéo, destinés à être transférés sur un baladeur numérique pour une écoute ou un visionnement ultérieurs ».

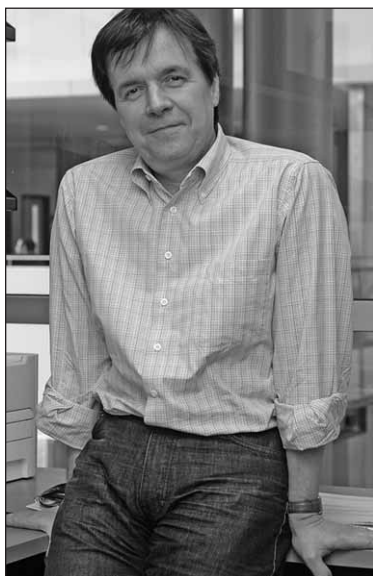
Les universités devront-elles encourager l'usage de baladeurs à des fins pédagogiques ? Quoi qu'il en soit, il faudra éviter d'investir dans du matériel qui pourrait s'avérer inapproprié, comme on l'a fait dans certains cas en obligeant les étudiants à se munir d'ordinateurs portables devenus rapidement démodés.

Actuellement, rappelle M. Caron, plusieurs technologies de communication se disputent le marché de la culture mobile. Avec le téléphone cellulaire, qui permet le transfert de plus en plus d'images et de textes, et le terminal mobile de poche (ou BlackBerry), un agenda électronique de poche qui rend possibles l'envoi de courriels et la communication orale, le baladeur numérique prend une importance croissante. L'usage de cet appareil de plus en plus puissant, qui dispose présentement d'une mémoire allant jusqu'à 80 gigaoctets contre tout juste quelques mégaoctets à sa sortie, pourrait exploser dans les prochaines années.

Au cours d'une démonstration dans les locaux du CITE, le journaliste de *Forum* a pu constater la qualité des images de ces baladeurs dernier cri. « Les vidéos peuvent venir renforcer le contenu des cours, explique André H. Caron. Par exemple, un professeur de cardiologie pourrait y présenter, en appui aux notes écrites, une vidéo illustrant la circulation du sang dans le cœur. Pour les cours de langues, c'est le volet audio qui pourrait être le plus utilisé. Certains professeurs mettront tout leur cours à la disposition des étudiants, d'autres seulement une partie. »

Le spécialiste ne s'attend pas à une révolution en matière pédagogique, mais, dans certains secteurs, le gain pourrait être appréciable. « Un peu comme avec l'enseignement à distance. On a cru, au début de la télévision par câble, que cette innovation ferait disparaître l'enseignement traditionnel. Comme on a pu le voir, ce n'est pas ce qui s'est passé. »

Mathieu-Robert Sauvé



Claude Perreault

Recherche en kinésiologie

Les commotions cérébrales ont des effets prolongés chez les enfants

Certains symptômes des commotions persistent pendant presque un an

Chez les enfants et les adolescents, le sport fait plus de bien que de mal... à condition d'éviter les chocs à la tête. Une étude en cours au Département de kinésiologie montre que les séquelles d'une commotion cérébrale chez les enfants peuvent être observables jusqu'à 32 semaines après le choc. « On a longtemps cru que les enfants se remettaient plus facilement et plus rapidement d'une commotion cérébrale qu'un adulte en raison d'une plus grande plasticité du cerveau. Mais de plus en plus d'indices portent à croire qu'ils pourraient être davantage vulnérables », affirme Dave Ellemberg, professeur au Département de kinésiologie.

Le chercheur a entrepris la première étude visant à mesurer les effets à court et à moyen terme des commotions cérébrales qui surviennent au cours d'activités sportives chez les enfants et les adolescents. De précédents travaux sur la plasticité neuronale ont démontré que les enfants récupéraient mieux que les adultes à la suite d'une opération au cerveau, mais que l'épilepsie causait par contre plus de dommages au jeune cerveau. « Il faut voir si c'est la même chose avec les commotions cérébrales, se demande le professeur Ellemberg. Si des séquelles sont présentes au moment où le jeune a besoin de toutes ses facultés pour assurer ses apprentissages, il s'en trouvera doublement affecté. Il faudra aussi établir des protocoles de retour au jeu qui tiennent compte de ces données. »

Ondes cérébrales touchées

Fait étonnant, on ne sait presque rien de ce qui se passe dans le cerveau au moment d'une commotion. « Des études sur l'animal laissent à penser qu'il y a des répercussions sur les neurotransmetteurs, sur la structure des axones et sur l'apport en sang au



Les chocs à la tête peuvent causer des ennuis dont les effets se feront sentir pendant plusieurs mois.

cerveau, mais tout reste à faire de ce côté », signale le chercheur. On n'en connaît en fait que les symptômes apparents, qui sont sensiblement les mêmes quelle que soit la gravité du choc : étourdissements, vomissements, pertes d'équilibre, maux de tête, évanouissements.

Un incident survenu au début de la recherche de Dave Ellemberg a apporté un élément inattendu quant à la gravité des commotions chez les enfants. Une joueuse de soccer de huit ans, retenue pour faire partie du groupe témoin, a subi une commotion une semaine après avoir passé les tests écrits d'habiletés cognitives et ceux relatifs aux mesures de potentiel évoqué (réponses neuronales mesurées à l'aide de l'électroencéphalographie). Le chercheur a ainsi pu comparer les données.

« Vingt-quatre heures après la commotion, les ondes deltas

étaient 2,5 fois plus élevées qu'avant le choc, mentionne-t-il. Les ondes deltas sont associées à un état de fatigue et de faible vigilance. Les ondes bêtas et gammas, liées à l'attention et au traitement de l'information, étaient quant à elles plus faibles. »

Fait étonnant, on ne sait presque rien de ce qui se passe dans le cerveau au moment d'une commotion cérébrale.

Sept semaines plus tard, les ondes deltas avaient retrouvé leur niveau initial. Mais, même après 32 semaines, les ondes bêtas et

gammas n'étaient pas tout à fait revenues à la normale. Les tests neuropsychologiques sur papier ont en outre révélé une diminution de la vitesse des habiletés cognitives après l'incident, diminution qui s'est résorbée après un mois et demi.

« On ne sait pas si c'est pareil chez les autres enfants et si ces effets peuvent varier selon les âges », précise Dave Ellemberg. Son projet vise à prendre des mesures du même type chez 100 à 150 jeunes âgés de 7 à 20 ans.

Les bienfaits du sport

Malgré les risques de commotion qu'entraînent les sports d'équipe, Dave Ellemberg n'en croit pas moins que les bienfaits du sport sur les fonctions cérébrales des enfants et des adolescents l'emportent sur les effets négatifs.

« Après 30 minutes d'activité physique, les mesures prises dans mon laboratoire auprès de jeunes enfants font état d'une amélioration de l'attention et de la rapidité de réponse comparativement à 30 minutes d'inactivité », déclare-t-il. Parallèlement à l'étude sur les commotions, le professeur poursuit d'autres travaux sur les effets à court et à long terme du sport sur la mémoire et sur l'attention. « Nous voulons vérifier si ces gains peuvent être durables après un programme de 12 semaines d'activité physique dirigée. »

Des mesures de potentiel évoqué et d'autres relatives aux habiletés neuropsychologiques seront prises avant, pendant et jusqu'à six mois après le programme d'activité. Cette étude, qui constitue la recherche de maîtrise de Mathilde St-Louis-Deschênes, sera la première du genre portant sur les retombées de l'activité physique à long terme au sein de la même cohorte d'enfants et d'adolescents.

Daniel Baril

De nouvelles synergies pour les sciences humaines

L'Université de Montréal dirigera le projet Synergies, un consortium national de 21 universités qui travaillera à la création d'un système de communication scientifique numérique portant sur les résultats de travaux de recherche en sciences humaines et sociales grâce à une subvention de plus de 11,5 M\$ obtenue à la suite d'un concours de la Fondation canadienne pour l'innovation.

Le projet Synergies lie intimement deux volets importants de la diffusion de la recherche : un accès en ligne aux recherches publiées au Canada et un service d'édition numérique pour les chercheurs.

Au cœur de Synergies se trouve un réseau de cinq universités pôles (Université de Montréal, Université du Nouveau-Brunswick, Université de Toronto, Université de Calgary et Université Simon Fraser) qui forment autant de centres d'édition scientifique auxquels les chercheurs pourront s'adresser pour publier et diffuser les résultats de leurs recherches.

Pour le professeur Michael Eberle-Sinatra, chercheur principal de Synergies et professeur au Département d'études anglaises de la Faculté des arts et des sciences, cette plateforme amplifiera la voix des chercheurs canadiens sur la scène internationale : « De nos jours, la diffusion des travaux de recherche passe inévitablement par Internet. Les infrastructures que nous mettons en place, décentralisées et souples, auront un effet de mobilisation de la communauté des chercheurs en sciences humaines et sociales. »

Maurice Ptitto reçoit un prix prestigieux

La firme d'avocats Jon Palle Bruhl, administratrice de la Fondation Henry et Karla Hensen, annonce l'attribution de son prix d'excellence 2007 à Maurice Ptitto, professeur titulaire à l'École d'optométrie de l'UdeM. Le prix est accompagné d'une dotation de 100 000 \$. Le comité scientifique souligne le caractère novateur des recherches du professeur Ptitto sur la plasticité intermodale et leur influence certaine sur les gens atteints de cécité. La cérémonie officielle de la remise du prix aura lieu au musée Frilands (Lyndby), au Danemark, au cours d'une réception organisée pour l'occasion le 2 mars.

Marcel Boyer à l'Institut économique de Montréal

Marcel Boyer a récemment été nommé au poste de vice-président et économiste en chef de l'Institut économique de Montréal (IEDM). M. Boyer s'est dit « heureux de se joindre à une organisation dynamique qui me donnera les moyens de contribuer plus activement à la discussion sur les façons d'enrichir le Québec ».

L'IEDM a aussi accueilli dans son équipe de chercheurs associés Robert Gagné, directeur de l'Institut d'économie appliquée à HEC Montréal.



Le professeur Dave Ellemberg met au point un test d'habiletés neuropsychologiques avec l'aide de deux étudiantes, Mathilde St-Louis-Deschênes et Sandra Couture.

Recherche en pharmacie

Les Québécoises enceintes prennent de plus en plus de médicaments



Faut-il ou non arrêter de prendre ses médicaments lorsqu'on est enceinte? Voilà la question que se posent plusieurs femmes.

Les antidépresseurs arrivent en tête de liste

Les Québécoises enceintes ou qui allaitent consomment de plus en plus de médicaments. « C'est ce qui ressort des données que nous avons recueillies depuis 2003 auprès de 40 000 femmes qui planifiaient avoir un enfant, qui étaient enceintes ou qui allaitaient », déclare Marie-Pierre Gendron, étudiante à la maîtrise en pharmacie à l'UdeM.

Même si l'analyse des données ne se termine qu'en juin prochain, l'étudiante estime la hausse de l'utilisation générale des médicaments à environ trois pour cent en cinq ans.

Ces données proviennent du Centre Info-médicaments en allaitement et grossesse (IMAGE) du CHU Sainte-Justine. Ce centre de surveillance reçoit les appels de professionnels de la santé (pharmaciens, médecins et infirmières) ou de femmes enceintes qui se questionnent sur la médication lors de la grossesse et de l'allaitement, et les renseigne sur ce qui est recommandé et sécuritaire. L'information échangée est entrée dans une banque de données : médicament utilisé, âge de la femme, âge gestationnel, habitudes de vie et niveau de scolarité.

Les antidépresseurs remportent la palme du médicament le plus employé. Cela s'explique, se-

lon Anick Bérard, directrice de recherche de M^{me} Gendron et spécialiste de la médication chez la femme enceinte, par le mode de vie d'aujourd'hui, plus stressant, et par un meilleur diagnostic de la dépression durant la grossesse. Près de 18 % des appels reçus au Centre IMAGE concernent des demandes de renseignements sur les antidépresseurs. Après ceux-ci viennent les médicaments relatifs au système gastro-intestinal, les anti-inflammatoires et les antihistaminiques.

Prendre le comprimé ?

Même si une étude du Centre IMAGE a déjà démontré qu'une grande proportion de femmes continuent de prendre des médicaments lorsqu'elles tombent enceintes, un bon nombre d'entre elles suspendent leur traitement parce qu'elles craignent de nuire à la santé du bébé. « Dans la plupart des cas, elles devraient poursuivre leur traitement », note M^{me} Gendron.

C'est la situation que vit Véronique, 24 ans, enceinte de 18 semaines. « J'ai déjà eu quelques épisodes de dépression. J'ai arrêté de prendre mes médicaments avant de tomber enceinte, convaincue que le bonheur d'avoir un enfant me protégerait contre la déprime. Mais ce n'est pas du tout ce qui se passe », réalise-t-elle. Elle ne sait pas encore si elle reprendra des antidépresseurs, car elle est inquiète des risques pour son bébé.

« De très nombreuses femmes auxquelles sont prescrits des médicaments contre l'asthme cessent leur médication quand elles deviennent enceintes ; toutefois, elles ne se rendent pas compte qu'un asthme non contrôlé peut provoquer de l'asthme chez l'enfant plus tard, rapporte Anick Bérard. C'est la même chose pour la dépression non traitée. La dépression n'est pas associée à un risque de malformation congénitale. L'alcoolisme, le tabagisme ou une mauvaise alimentation vont davantage affecter le bébé dans sa croissance. »

« Très peu de médicaments sur le marché étaient associés à des malformations chez le fœtus à ce jour », souligne Marie-Pierre Gendron.

Mieux comprendre le médicament

L'âge moyen de la procréation est de plus en plus élevé. « À présent, les femmes ont des enfants jusqu'à 45 ans, affirme M^{me} Bérard, également titulaire de la Chaire Médicament, grossesse et allaitement de la Faculté de pharmacie de l'UdeM. Elles ont parfois un diabète de type 2 ou sont sous antihypertenseurs et consomment des médicaments en conséquence. On ne voyait presque pas ce genre de situations auparavant, mais des cas semblables vont certainement se multiplier », dit-elle.

D'autres facteurs pourraient aussi expliquer la hausse de l'utilisation des médicaments. « Après l'analyse des résultats, on pourra déterminer si les habitudes de vie telles que la consommation de drogue, d'alcool ou de tabac peuvent avoir une influence sur la prise de médicaments », mentionne M^{me} Gendron.

Quelle est l'importance d'avoir un tableau des tendances et des fréquences de consommation de médicaments ? « Observer qu'un médicament est de plus en plus prescrit pourrait servir de signal d'alarme quant à un problème de santé et l'on pourra réagir en conséquence en allouant plus de ressources humaines ou financières à ce secteur par exemple », indique l'étudiante.

En plus de fournir des données sur l'utilisation des médicaments chez la maman québécoise, l'étude de Marie-Pierre Gendron pourra constituer un point de départ pour des travaux plus approfondis sur la santé de la mère et l'enfant.

Annie Labrecque
Collaboration spéciale

Moins de soleil, plus brillant.

Étudiez cet été !

Mai à août 2007

UNIVERSITÉ D'ÉTÉ

514 343.6090

1 800 363.8876

www.universitedete.umontreal.ca



Université 
de Montréal



Un mode de vie plus stressant mais aussi un meilleur diagnostic de la dépression durant la grossesse contribuent à faire monter les statistiques sur la prise de médicaments, estime Marie-Pierre Gendron.

Recherche en sciences biologiques

Des cougars sud-américains dans nos forêts



À l'âge adulte, le cougar peut mesurer jusqu'à 2,5 m de long et peser plus de 90 kg.

Ils ont sans doute été relâchés dans la nature par des collectionneurs d'animaux exotiques, croit François-Joseph Lapointe

Révélation étonnante apportée par l'analyse génétique des poils de cougars recueillis dans l'est du Canada : la moitié des animaux dont l'origine a pu être établie ne descend pas de la sous-espèce locale mais vient plutôt d'Amérique du Sud !

Depuis l'instauration d'un programme de dépistage des cougars à l'aide d'appâts olfactifs qu'a posés Parcs Canada, 10 individus ont été formellement identifiés par le Laboratoire d'écologie moléculaire et d'évolution de François-Joseph Lapointe, au Département de sciences biologiques. Les appâts permettent de recueillir du poil laissé sur des poteaux par l'animal et c'est de ce poil qu'est extrait l'ADN.

La technique d'extraction et d'identification a été mise au point en 2004 par Le Duing Lang, qui poursuit ses recherches de maîtrise sur les profils génétiques du cougar, et Nathalie Tessier, assistante de recherche du professeur Lapointe. Outre le poil, du sang et de la chair ont aussi servi à l'identification dans deux cas.

Présent dans au moins sept régions

Des 10 individus identifiés, 2 viennent du Parc national Fundy, au Nouveau-Brunswick, et les 8 autres sont du Québec. Première surprise concernant le cougar québécois : alors que plusieurs

naturalistes ont cru que cet animal avait disparu du nord-est du continent, l'équipe de chercheurs en a identifié dans sept régions au Québec.

Les échantillons qui ont conduit à des analyses positives proviennent du Lac-Saint-Jean, de la Réserve faunique des Laurentides, du parc Forillon, de la Réserve faunique de Matane (mont Blanc), de la vallée Ruitier dans les monts Sutton, d'East Herford (près de Coaticook) et de l'Abitibi.

Le cougar serait-il présent sur l'ensemble du territoire habité du Québec sans qu'on le sache ? « Ça demeure une population extrêmement clairsemée, peut-être 100 fois plus petite que celle du loup, répond François-Joseph Lapointe pour expliquer la rareté des observations. Le cougar est un animal solitaire, crépusculaire et qui parcourt un très grand territoire. Les possibilités de contact avec les êtres humains demeurent très rares, même au Colorado, où l'on trouve la plus importante population de cougars en Amérique. »

Origine exotique

L'analyse génétique réservait une autre surprise de taille. Des 10 cas confirmés, 8 échantillons étaient suffisamment en bon état et contenaient assez de matériel génétique pour qu'on puisse déterminer l'aire de provenance du cougar. « L'analyse montre que quatre de ces animaux sont nord-américains, sans qu'on ait pu préciser pour l'instant s'il s'agit de la sous-espèce du nord-est, mentionne Le Duing Lang. Les quatre autres sont d'origine sud-américaine, ce qui est considéré comme une provenance exotique. »

Le rattachement à ces grandes aires territoriales a été possible parce que des analyses génétiques ont été faites aux États-Unis en 2000 à partir de spécimens appartenant à des zoo et à des musées et dont on connaissait le lieu d'origine.

Troisième élément de surprise, les cougars exotiques n'ont pas tous été découverts dans la même région : l'un vient de la vallée Ruitier, un deuxième du Nouveau-Brunswick, un troisième de l'Abitibi et un quatrième du Lac-Saint-Jean.

La technique d'extraction d'ADN et le processus d'identification ont été mis au point en 2004 par Le Duing Lang.

Mais comment des cougars sud-américains ont-ils pu se retrouver sous nos latitudes ? Le professeur Lapointe écarte l'hypothèse de la migration, qui lui paraît « hautement improbable ». Et l'on n'a jamais signalé qu'un cougar s'était échappé d'un zoo.

« Notre hypothèse, c'est qu'il s'agit d'animaux domestiqués, importés par des collectionneurs d'espèces exotiques qui les ont relâchés dans la nature, soutient-il. Dans les années 70, la loi est devenue plus sévère à l'endroit des propriétaires d'animaux exotiques, qui devaient les enregistrer et les faire tatouer. La possession de certaines espèces a même été interdite. Des propriétaires ont sans doute préféré les remettre en liberté. »

Comme certains propriétaires de chiens qui se défont de leur animal de compagnie une fois qu'il est devenu trop encombrant.

Le cougar est-il dangereux ?

Le cougar est un puissant prédateur qui, à l'âge adulte, peut mesurer jusqu'à 2,5 m de long et peser plus de 90 kg. Devons-nous craindre de rencontrer l'un de ces félins lors de randonnées en forêt ? Bien que les contacts soient considérés comme rares, on a rapporté 116 attaques en Colombie-Britannique au cours des 100 dernières années, attaques ayant causé une vingtaine de morts.

« C'est quatre fois moins que les attaques d'ours, précise M^{me} Lang pour relativiser le danger. Pendant la même période, il

ya eu 120 000 attaques de chiens au Canada et aux États-Unis, qui ont entraîné quelque 1800 décès. »

Si toutefois on se retrouvait nez à nez avec un cougar, l'étudiante conseille de ne pas s'enfuir en courant et de ne pas faire le mort, ce qui serait interprété comme des comportements de proie. « Il faut garder un contact visuel avec l'animal et se grossir avec ses vêtements, dit-elle. Ceci devrait suffire à le faire fuir. En cas d'attaque, il faut être agressif et contrattaquer. »

Y a-t-il des volontaires ?

Daniel Baril



François-Joseph Lapointe et Le Duing Lang

Recherche en pharmacie

Trop de jeunes suspendent leur traitement aux antidépresseurs

Yola Moride étudie la dépression chez les patients de divers groupes d'âge

Bon nombre d'enfants et d'adolescents suspendent leur traitement aux antidépresseurs avant la fin de la période prescrite de six mois. « Ils ont tort, estime Yola Moride, professeure à la Faculté de pharmacie. Lorsque la durée des traitements est trop courte, les effets indésirables peuvent se manifester sans les bienfaits. »

Depuis cinq ans, la chercheuse mène des travaux sur les personnes d'âge mineur qui souffrent de troubles dépressifs, de troubles anxieux, d'énurésie, de boulimie, d'hyperactivité ou de toute autre

maladie traitée par les antidépresseurs. Grâce aux données de la Régie de l'assurance maladie du Québec et du ministère de la Santé et des Services sociaux, elle a recueilli de l'information sur plus de 5000 enfants et 11 000 adolescents âgés de 2 à 19 ans auxquels on a prescrit des médicaments de 1997 à 2005.

Cet échantillon est le plus vaste à avoir été constitué à ce jour auprès des jeunes Québécois. « La littérature scientifique sur les risques et les effets bénéfiques des antidépresseurs chez les enfants et les adolescents est rare, signale M^{me} Moride. Cela s'explique : les recherches cliniques qui accompagnent la mise en marché des médicaments excluent généralement ces sujets. C'est pourquoi nos connaissances sont très limitées. »

20 ans de Prozac

Vingt ans après l'apparition du Prozac, la « pilule du bonheur », de nombreuses questions demeurent sans réponse. Aujourd'hui, l'utilisation de produits tels que Paxil, Effexor et Celexa s'est largement répandue. Chez les adolescents et les enfants américains de moins de 18 ans, le recours aux antidépresseurs a augmenté de 49 % entre 1998 et 2002, d'après les résultats d'une étude publiée en avril 2004 par la revue *Psychiatric Services*. Au Canada, 1,8 % des personnes de 15 à 19 ans prennent des antidépresseurs (selon le *Canadian Journal of Psychiatry*, 2005).

« L'usage de ces substances est recommandé pour le traitement de la dépression de modérée à grave dans cette population malgré les diverses mises en garde des

agences de réglementation sur les possibles effets indésirables préoccupants, y compris l'apparition de comportements agressifs ou suicidaires », précise Yola Moride, qui s'est récemment vu accorder un financement de 71 298 \$ des Instituts de recherche en santé du Canada pour son étude sur la prise d'antidépresseurs chez les enfants et les adolescents.

« Les recherches cliniques qui accompagnent la mise en marché des médicaments excluent généralement les enfants et les adolescents. »

Des résultats préliminaires obtenus avec la collaboration de la psychiatre Marie Tournier, chercheuse postdoctorale au laboratoire de M^{me} Moride, démontrent que la situation est aussi accablante chez les jeunes que chez les adultes et les aînés, qui ont fait l'objet d'une analyse similaire l'année dernière par la professeure Moride. « Plus de 50 % des traitements aux antidépresseurs ont une durée insuffisante. C'est particulièrement alarmant compte tenu des risques considérables de rechute », déplore la professeure, qui se demande si les diagnostics sont bons et les traitements toujours appropriés. « Il semble en tout cas qu'il y ait un manque de suivi médical, car beaucoup de ces patients ne retournent pas voir leur médecin après la suspension du traitement », dit-elle.

Quatre types

Actuellement, quatre principaux types de médicaments sont disponibles pour traiter la dépression : les IMAO ou inhibiteurs de la monoamine oxydase (par exemple Nardil et Parnate), les tricycliques (comme Elavil, Tofranil et Norpramin) et les ISRS (Prozac, Zoloft, Luvox et Praxil) ainsi que les inhibiteurs du recaptage de la sérotonine et de la noradrénaline (IRSN).

Un tiers des enfants ont été traités par des IRSN et la moitié par des antidépresseurs tricycliques. Plus de 58 % des adolescents (15-19 ans) ont reçu pour leur part un ISRS et seulement 20 % un tricyclique.

Selon les données recueillies par M^{me} Moride, les médecins généralistes sont de loin les principaux prescripteurs d'antidépresseurs chez les adolescents. Chez les enfants, un tiers des ordonnances proviennent de médecins généralistes et de psychiatres, et 20 % sont faites par des pédiatres.

Seulement 60 % des enfants âgés de 2 à 14 ans ont reçu un diagnostic psychiatrique pouvant justifier un traitement aux antidépresseurs.

Par ailleurs, Yola Moride s'intéresse à l'usage des antidépresseurs dans différents groupes d'âge. Un programme de gestion thérapeutique auprès des adultes (de 18 à 64 ans) est actuellement en cours grâce à une subvention de 255 000 \$ du Groupe de recherche en gestion thérapeutique de la Faculté de médecine et de la Faculté de pharmacie. Ce projet, fondé sur des données probantes, vise à optimiser l'utilisation d'antidépresseurs et à améliorer le suivi médical pendant le traitement.

Dominique Nancy



Yola Moride

ADMISSION EN COURS

on vous réserve toute une place!

trimestre d'automne 1^{er}, 2^e et 3^e cycle

Des places demeurent disponibles dans certains programmes.

formulaire web : umontreal.ca

Université  de Montréal

PLACE CONCORDE

M O N T R É A L

C.D.N.

Emplacement exceptionnel

IMMEUBLE LUXUEUX

Refait à neuf!

3 1/2 - 4 1/2

- Portier, terrasse
- Béton
- Chauffage, eau chaude inclus
- Piscine intérieure, sauna
- Réfrigérateur, cuisinière, L/V inclus

Venez nous voir : 9 h à 18 h

514 735-2507

3355, Queen Mary (près Ude M)

placeconcorde@videotron.ca

babillard

Bourse pour la diversité culturelle

Pour la deuxième année de suite, la Faculté des sciences de l'éducation lance un concours en vue de l'attribution d'une bourse de 3000 \$ qui s'adresse aux étudiants du cégep issus des communautés culturelles. Cette bourse est remise pour financer une première année d'études dans un des programmes du baccalauréat en sciences de l'éducation de l'Université de Montréal.

Les critères d'admissibilité sont les suivants : être citoyen canadien ou avoir le statut de résident permanent ; avoir un parent né à l'extérieur du Canada ou être soi-même né à l'extérieur du pays ; être titulaire d'un diplôme d'études secondaires du Québec ; être inscrit à temps plein dans un cégep ; déposer une demande d'admission dans un programme de premier cycle de la

Faculté des sciences de l'éducation de l'UdeM.

Les candidatures doivent parvenir à la Faculté avant le 1^{er} mars.

Pour obtenir de l'information complémentaire et un formulaire de candidature, visitez le site <<http://www.scedu.umontreal.ca/cout/Boursepourladiversiteculturelle.html>>.

vient de paraître

Les lieux de la théologie aujourd'hui

Ce numéro de *Théologiques* regroupe la plupart des communications, revues par leurs auteurs, présentées au colloque tenu du 11 au 13 mars 2004 à l'occasion des activités du 125^e anniversaire de l'Université de Montréal.

Ont collaboré à la réalisation de ce numéro : Maxime Allard (Collège dominicain de philosophie et de théologie), Michel-M. Campbell (UdeM), Hubert Doucet (UdeM), Marc Dumas (Université de Sherbrooke), Daniel Fraikin (Queen's Theological Col-

lege), Robert Mager (Université Laval), Melchior Mbonimpa (Sudbury), Geneviève Médevielle (Institut catholique de Paris), Denis Müller (Lausanne), Jean-Guy Nadeau (UdeM), Marc Pelchat (Université Laval), Louis Peron et Normand Provencher (Université Saint-Paul) et Jean-Marie Sevrin (Louvain).

Sous la direction de Jean Duhaime et Jean-Claude Petit, *Théologiques*, vol. 14, n^{os} 1 et 2 (2006), *Les lieux de la théologie aujourd'hui*.



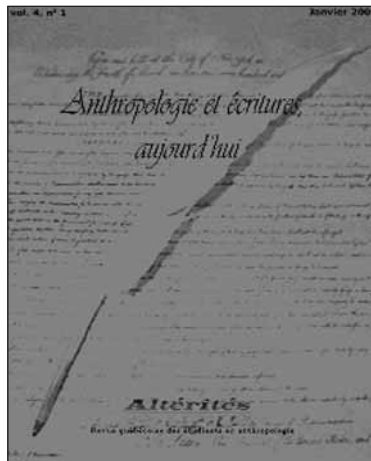
Altérités, revue de recherche en anthropologie

Des étudiants des 2^e et de 3^e cycles du Département d'anthropologie lançaient, le 2 février, le volume 4 de la revue *Altérités*, une publication électronique présentant des travaux théoriques et empiriques dans les quatre sous-disciplines de l'anthropologie, soit l'anthropologie sociale et culturelle, l'archéologie, l'ethnolinguistique et la bioanthropologie.

Le périodique vise à permettre aux étudiants et aux diplômés des cycles supérieurs de publier leurs écrits et constitue un lieu d'échange sur des problématiques plus générales comme

les tendances actuelles qui sont au cœur de la théorie et de la pratique disciplinaire, la place de l'anthropologie dans les mondes contemporains, la question de l'engagement du chercheur, etc.

Sous la direction d'Enrique Sugasti et de Marie-Claude Haince, le volume 4, numéro 1, présente les actes du colloque des étudiants de troisième cycle tenu en avril 2005 sur le thème « Anthropologie et écritures, aujourd'hui ». Le numéro peut être consulté à l'adresse <www.altertes.ca>.



Parlons des personnes...

Les gens qui composent la communauté universitaire font rarement la manchette. Leur contribution n'en est pas moins indispensable. Dans cet esprit, Forum se propose de tracer ici de courts portraits de certains d'entre eux.

François Chartrand ou le chemin qui mène à la chanson populaire

La rose et l'œillet, c'est le titre d'un poème de Gaston Miron. Mais c'est aussi le titre d'une chanson de François Chartrand, qui termine actuellement un diplôme d'études supérieures spécialisées (DESS) en chant à la Faculté de musique. Parallèlement à ses études universitaires, le jeune homme de 29 ans a signé une cinquantaine de chansons, qu'il espère enregistrer. Des chansons engagées et d'autres qui parlent d'amour et de tendresse.

« Je sais que ça peut paraître une drôle d'idée en 2007, mais c'est mon but : devenir chanteur populaire », affirme l'étudiant au physique d'athlète que Michel Rivard a accepté de pararrer. Une drôle

d'idée ? Pas tant que ça quand on sait que François Chartrand a étudié avec le compositeur Benoit Charest (gagnant d'un César et en nomination pour un Oscar en 2004 pour la musique du film *Les triplettes de Belleville*) et que, dès 2001, il remportait le concours d'art vocal de Trois-Rivières. La même année, il était sélectionné parmi les 50 concurrents du Festival en chanson de Petite-Vallée, en Gaspésie.

« Une de ses forces est certainement son talent de mélodiste », dit de lui le compositeur Denis Gougeon, professeur à la Faculté de musique, qui l'a aidé à structurer quelques-unes de ses compositions durant ses études. C'est lui qui a réuni le chanteur de Beau Dommage et l'aspirant chansonnier. Leur collaboration est encore toute jeune, mais le seul fait que Michel Rivard ait bien voulu l'épauler comble de joie l'étudiant. « Michel Rivard est pour moi une référence incontournable, avec les Félix Leclerc et Gilles Vigneault. Mais le plus grand demeure Georges Brassens. »

Dans la maison familiale du quartier d'Ahuntsic, on écoutait Joe Dassin et Charles Aznavour, mais personne ne possédait de formation musicale. François Chartrand a cultivé ce talent pour la chanson.

Formation classique

Jusqu'à sa première année de cégep en psychologie, François Chartrand ne s'attendait pas à devenir compositeur-interprète. Le déclin s'est produit grâce à *Véronique*, un opéra d'André Messager que les élèves du collège de Drummondville montaient. « On m'a demandé d'interpréter le rôle de Florestan, se souvient-il. J'ai adoré l'expérience. »



De la psychologie à la chanson

À partir de ce moment-là, ses exercices à la guitare et ses vocalises ont pris de l'importance, au point où il a délaissé les sciences humaines pour la musique. Après des études collégiales au cégep de Saint-Laurent, il s'est présenté à l'Université de Montréal. Ses auditions se sont bien passées. « J'ai dû choisir entre des études en chant ou en guitare. J'ai opté pour le chant. »

Il ne l'a jamais regretté. Son baccalauréat en chant, sous la direction de Yolande Parent, lui a donné un aperçu du vaste répertoire auquel la voix humaine peut toucher. Avec l'Atelier d'opéra de la Faculté de musique, il a joué dans plusieurs opéras de Mozart (*Così fan tutte*, *Idoménée*, *roi de Crète* et *Les noces de Figaro*), *The Fairy Queen*, d'Henry Purcell, et *Dialogues des carmélites*, de Francis Poulenc. Il a aussi abordé les répertoires baroque, romantique et contemporain. « J'ai découvert avec beaucoup de plaisir la mélodie française de Gabriel Fauré, Claude Debussy et Henri Duparc. Et mes études actuelles m'ont conduit vers un répertoire peu fréquenté mais fascinant : la chanson québécoise de Lionel Daunais, Charles Beaudoin et Achille Fortier. »

Pour son évaluation de fin d'études, qui aura lieu en septembre prochain, François Chartrand donnera exceptionnellement, en plus du programme prévu, un récital entièrement de son cru. Un quatuor (piano, contrebasse, percussion et guitare) sera réuni pour l'occasion. Cet ancien joueur de hockey qui a contribué aux victoires des Braves d'Ahuntsic pendant 12 ans (il a joué jusqu'au niveau Junior A) n'a aucun regret de s'être orienté vers la musique. Et le meilleur est à venir...

Mathieu-Robert Sauvé

LES BELLES
SOIRÉES
ET MATINÉES

L'énergie sans frontières

Invité: André Caillé, président du Conseil Mondial de l'Énergie; ancien PDG d'Hydro-Québec; chancelier de l'Université de Montréal

Animateur: Jean-Marc Carpentier, journaliste et vulgarisateur scientifique.

Le mardi 20 février, de 19 h 30 à 21 h 30

Prix d'entrée: 20 \$; 3^e âge: 17 \$; étudiants: 10 \$.
Tarif de groupe disponible

Endroit: Pavillon 3200, rue Jean-Brillant
Université de Montréal

Pour plus d'informations:
www.bellessoirees.umontreal.ca

Renseignements et inscription
514 343-2020

Université
de Montréal



www.iForum.umontreal.ca

Le site d'information
de l'Université de Montréal

Publié par la Bureau des communications et des relations publiques

Compétition internationale

Une skieuse et une physiothérapeute à Turin

Des conditions climatiques très inhabituelles surprennent les athlètes

Du 16 au 27 janvier dernier, à Turin, en Italie, deux représentantes de l'Université de Montréal aux 23^{es} Universiades d'hiver ont pu constater que ce n'est pas seulement au Québec que les stations de ski manquent de neige.

Sandrine Jean, skieuse, et Marie-Claude St-Amour, physiothérapeute de l'équipe féminine de volleyball depuis quatre ans, ont vécu une expérience qu'elles ne sont pas prêtes d'oublier.

Basées à Bardonecchia, une petite ville située dans les Alpes à une heure de route de Turin, elles ont subi un choc en arrivant dans cette région reconnue pour ses conditions de ski hors de l'ordinaire.

Des montagnes de roche et de sable

« Il n'y avait tout simplement pas de neige, lance Sandrine Jean. L'endroit ressemblait à un village fantôme à notre arrivée, plusieurs maisons avaient les volets fermés. »

« Il a même fait 18 °C une journée, ce qui a carrément empêché les organisateurs de produire de la neige », poursuit Marie-Claude St-Amour, diplômée du Département de kinésiologie en 2000 et qui travaille à la Clinique de médecine du sport du CHUM et de l'UdeM, située au CEPsum.

« Nous sommes arrivées cinq jours avant le début des épreuves dans le but de nous acclimater et de nous familiariser avec les pistes, mais nous sommes tombées dans un décor de montagnes de roche et de sable, ajoute l'étudiante-athlète à la maîtrise en anthropologie originaire de Rimouski. C'était évidemment les pires conditions de compétition que j'aie connues de ma vie. »

Heureusement, une bordée de neige vers la fin de la compétition a réjoui les équipes de ski alpin, de biathlon et de planche à neige, qui étaient toutes à Bardonecchia. Toutefois, pour Sandrine Jean, les conséquences ne furent pas très heureuses, car



La physiothérapeute Marie-Claude St-Amour (à gauche) et la skieuse Sandrine Jean à la cérémonie d'ouverture des 23^{es} Universiades à Turin

l'épreuve de descente a été annulée tandis que celle du slalom a été reportée d'une journée. Sans compter que la skieuse a bien failli se retrouver sans skis.

« Au cours de la seule journée d'entraînement que nous avons pu avoir, je suis passée sur de la roche et mes skis ont été pas mal abimés. On a pu les réparer en limitant les dégâts et j'ai pu prendre part aux épreuves », raconte l'athlète.

Une expérience enrichissante

Sandrine Jean a donc été en mesure de profiter de ses deuxièmes Universiades, elle qui avait aussi porté les couleurs canadiennes en Autriche il y a deux ans. Une blessure sur place l'avait cependant empêché de performer.

« Malgré le manque de neige, j'ai vécu une expérience exceptionnelle, affirme la jeune femme qui a terminé 33^e au supergéant, mais qui ne s'est pas classée au slalom. Contrairement à Innsbruck, où les athlètes étaient logés dans des hôtels différents, nous étions tous rassemblés dans un village d'athlètes et j'ai fait des rencontres très enrichissantes », mentionne celle qui a entre autres pu discuter avec des skieurs d'autres pays pour la première fois de sa vie.

L'aventure s'est révélée tout aussi bénéfique pour Marie-Claude St-Amour, qui en était quant à elle à sa première compétition à l'échelle internationale. « C'était mon premier contact réel avec des athlètes de ski alpin,

planche à neige et biathlon, qui n'ont évidemment pas les mêmes contraintes ni les mêmes caractéristiques que des athlètes de volleyball ou de soccer par exemple. On devait faire de très longues journées, mais ce fut un excellent complément pour ma feuille de route. »

« Si l'on veut progresser en physiothérapie du sport, ça passe par l'expérience internationale et j'ai bien l'intention de prendre part à d'autres compétitions éventuellement », souligne-t-elle.

Intense fin de saison

De retour d'Italie depuis quelques jours, elles ont toutes deux repris rapidement leurs activités habituelles. En plus de son travail à la clinique, Marie-Claude St-Amour a retrouvé les volleys des Carabins, qui amorçaient les séries éliminatoires ce weekend. À moins d'une grande surprise, dans quelques semaines, elle s'envolera avec elles pour Calgary, où se tient le championnat canadien.

Quant à Sandrine Jean, elle doit rattraper deux semaines de retard dans ses cours de maîtrise et contribuer au succès des Carabins sur les pentes. « Si je peux terminer parmi les trois premières au classement individuel et aider les Carabins à remporter un deuxième titre féminin de suite tout en obtenant de bons résultats scolaires, j'aurai atteint mes objectifs », conclut-elle.

Benoit Mongeon
Collaboration spéciale

Partez à la découverte du monde avec Les Belles Soirées

Les Belles Soirées vous invitent à goûter le plaisir de la découverte et de l'évasion. Notre sélection de destinations variées – brèves excursions et circuits thématiques – est conçue pour des groupes restreints de voyageurs partageant les mêmes champs d'intérêt. Avec Les Belles Soirées, vous êtes assurés d'être accompagné par des spécialistes attentifs à partager avec vous leurs connaissances et leur enthousiasme. En outre, la plupart de nos voyages sont enrichis de conférences préparatoires.

Une semaine au théâtre à Paris

Dates du voyage : du 20 au 28 avril (7 jours)

Accompagnatrice : Pascale Montpetit, comédienne

En compagnie de la comédienne Pascale Montpetit, laissez-vous porter par la magie du théâtre français : au programme, trois soirées théâtrales dont une à la Comédie française. Le reste de votre séjour sera laissé à votre loisir : profitez du printemps à Paris et laissez-vous guider par le hasard de vos humeurs et de vos découvertes.

Sur la route de Frank Lloyd Wright

Dates du voyage : du 24 au 30 avril (7 jours)

Accompagnatrice : Monique Gauthier, chargée de cours au Département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques de l'UdeM

La découverte de l'architecture de Wright passe par Falling Water, mais aussi par Kentuck Knob ; ces joyaux avant-gardistes figurent parmi ses œuvres maîtresses construites dans la région de Pittsburgh. Par la même occasion, les voyageurs découvriront le Frick Art Museum et la collection personnelle d'Helen Clay-Frick, le Carnegie Museum of Art, le Munson-Williams-Proctor Institute et la Albright Knox Art Gallery. Voilà des architectures novatrices et des musées exceptionnels qui sauront certainement vous surprendre par la qualité de leurs collections.

Bulgarie et Grèce du Nord, patrimoine millénaire et fête de la Rose

Dates du voyage : du 24 mai au 10 juin (19 jours)

Accompagnatrice : Christiane Gosse, historienne de l'art

Vous serez séduit par la diversité culturelle de la Bulgarie en découvrant, dans les musées et *in situ*, les riches trésors archéologiques des Thraces ou ceux de l'héritage gréco-romain. Les impressionnants monastères byzantins construits en bois dans les sites remarquables des Balkans et leurs fresques colorées vous émerveilleront.

Vous serez enchanté par les réjouissances folkloriques à l'occasion de la fête de la Rose ou encore par les chants et liturgies. En Macédoine grecque, vous ferez la découverte des tombes royales, dont celle de Philippe II de Macédoine, ainsi que des riches musées de Thessalonique, sans oublier les pittoresques villages de la région.

De la Pologne à la Hongrie, art et histoire

Dates du voyage : du 26 mai au 11 juin (16 jours)

Accompagnatrice : Monique Gauthier, chargée de cours au Département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques de l'UdeM

Ce voyage vous amènera dans des pays où l'architecture, la peinture, la sculpture et l'histoire seront au programme mais d'une manière différente, de Gdańsk à Budapest, en passant par la Slovaquie. L'ambre, le pain d'épice, le paprika, le vin et l'eau vous accompagneront, mais aussi les châteaux teutoniques et royaux, les cathédrales moins flamboyantes que celles d'Europe de l'Ouest et pourtant tout aussi inspirantes, les villes médiévales impressionnantes, les ateliers d'artistes, les musées où des œuvres importantes vous attendent, des paysages magnifiques.

Trésors de Bohême et Moravie

Dates du voyage : du 15 au 29 septembre (15 jours)

Accompagnatrice : Christiane Gosse, historienne de l'art

Ces deux provinces de la République tchèque offrent à ses visiteurs toute la richesse de son glorieux passé. Ce « pays aux mille châteaux » nichés dans la forêt, mais aussi aux centaines de petits villages et villes colorés, véritables festivals d'architecture gothique, baroque ou néoclassique, vous comblera totalement. Bien sûr, Prague et Brno, les capitales, sont au programme tout comme Telc, Hlavošovice, Cesky Krumlov et Kromeriz. Que vous soyez voyageur romantique, esthète ou simplement curieux, notre circuit par le chemin des écoliers saura vous enchanter.

Le Portugal : pays de découvertes

Dates du voyage : du 21 au 31 octobre (11 jours)

Accompagnateur : Luis Aguilar, professeur invité au Département de littératures et de langues modernes de l'UdeM

Ce voyage au Portugal est l'occasion de parcourir ses paysages contrastés, de goûter les riches saveurs de sa gastronomie, d'écouter son fado nostalgique, d'admirer ses monuments de style manuelin ou baroque. Du nord au sud, vous traverserez ce pays aux plus anciennes frontières d'Europe : Guimarães, le berceau du Portugal ; Braga, la pieuse ; Porto, la travailleuse et l'invincible ; Coimbra, la studieuse avec son antique université ; Lisbonne, la bohème et *fadista* ; Évora, la ville-musée ; et l'Algarve, jardin fleuri et dernier terroir à avoir été reconquis.

Les Belles Soirées ont pour but de diffuser et de célébrer le savoir. Vous pouvez vous procurer le programme complet des activités, y compris le détail des voyages culturels, au (514) 343-2020 ou à l'adresse <<http://www.bellessoirees.umontreal.ca>>.

A noter : seul l'encadrement pédagogique des voyages culturels est sous la responsabilité de l'Université de Montréal.

Bienvenue à la patinoire extérieure

Les membres de la communauté universitaire sont invités à venir se dégourdir les jambes sur la patinoire extérieure aménagée à moins de cinq minutes de marche des principaux pavillons du campus montréalais (Roger-Gaudry, Lionel-Groulx, 3200, rue Jean-Brillant, Paul-G.-Desmarais et André-Aisenstadt). La patinoire est située sur la partie couverte du garage Louis-Colin, face au pavillon Paul-G.-Desmarais. Elle peut accueillir tous les jours, gratuitement, quelque 200 personnes. C'est sa troisième année d'existence. « Tout le monde est le bienvenu », dit Robert Couvrette, directeur des immeubles, qui déplore qu'en raison de l'hiver tardif « nous n'ayons pas pu l'ouvrir avant la semaine dernière ».



Vie sur le campus

L'Université à l'heure des Portes ouvertes

Les visiteurs sont venus en grand nombre à l'Université le 7 février, aux Portes ouvertes de l'établissement. Ces personnes, en majorité des cégépiens déjà intéressés par une inscription, ont pu poser leurs questions aux responsables

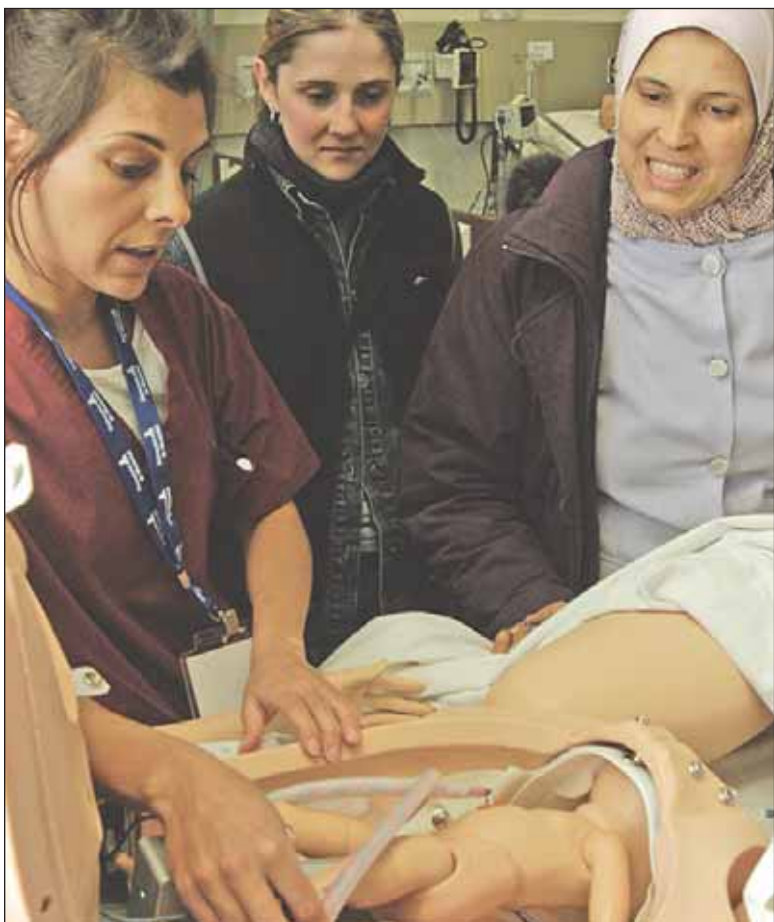
des programmes installés à l'un des 25 kiosques au hall d'honneur du pavillon Roger-Gaudry ou encore découvrir les divers pavillons et y recueillir des renseignements plus précis.



Ça discutait ferme un peu partout le 7 février dans le hall d'honneur du pavillon Roger-Gaudry, où des responsables des programmes répondaient aux mille et une questions des jeunes venus s'informer aux Portes ouvertes de l'Université.



Les visites guidées de la Faculté de l'aménagement ont été très prisées.



Josée Marcheterre (à gauche), responsable de la formation professionnelle en première année en sciences infirmières, est très fière de montrer à ses invitées l'équipement moderne dont dispose la Faculté, notamment un mannequin de femme sur le point d'accoucher.



Léon Harbour et Annick Savoie, originaires de la Gaspésie, termineront bientôt un certificat en études cinématographiques à l'Université Laval. Ils envisagent de s'inscrire au baccalauréat en cinéma qu'offre l'UdeM. Mais cela ne les empêche pas de trouver que Montréal est une bien grosse ville...



Un étudiant fait faire le tour du propriétaire à deux visiteurs en s'arrêtant devant le mannequin que manipule Lysanne Renaud.



Camille Lambert-Chan à la flûte et Laurence Lambert-Chan au piano ont présenté un concert à la Faculté de musique, question de donner une idée aux visiteurs de la qualité des apprentissages et aussi sans doute pour agrémenter la visite des aspirants candidats.